

|| Festival Conversations ||

d'après
une histoire vraie
Christian Rizzo

14 →
Mars 28 2025
Cndc – Angers

d'après une histoire vraie

Il y a plus de dix ans, *d'après une histoire vraie* marquait le parcours du chorégraphe Christian Rizzo. Aujourd'hui, le chorégraphe invite ses interprètes, huit danseurs et deux batteurs, à redéployer une chorégraphie où se dénouent délicatement les divisions entre tradition et modernité.

Pièce pivot, s'il en est une, elle porte à son point d'incandescence le souvenir d'une émotion, en étire sa matière jusqu'à la déflagration. Dans la friction entre les rythmes telluriques et les corps ondoyants, la danse invente sa propre plasticité. Au coude-à-coude avec la musique, elle court sur un arc qui va du rite tribal à la forme géométrique, de la fiction à l'abstraction, du groupe à la communauté. Mais c'est encore dans la solidarité souterraine des gestes, faisant que chacun tient grâce à la présence de l'autre, qu'un folklore sans territoire peut advenir. Aux chutes répondent les contacts sans cesse renouvelés, aux tournolements l'assurance d'une main tendue, saisie dans toute sa plénitude. Comment être ensemble ? La question, ici, prend toute son acuité.

Mardi 25 mars | 20h30

T900

Durée : 1h

Christian Rizzo

Christian Rizzo fait ses débuts artistiques à Toulouse où il monte un groupe de rock et crée une marque de vêtements, avant de se former aux arts plastiques à la villa Arson à Nice et de bifurquer vers la danse de façon inattendue.

Dans les années 1990, il est, en Europe, interprète et collaborateur auprès de nombreux chorégraphes contemporains, signant aussi parfois les bandes sons ou la création des costumes.

En 1996, il fonde l'association fragile et crée des performances, des installations, des pièces solos ou de groupes en alternance avec d'autres commandes pour l'opéra, la mode et les arts plastiques. Depuis, plus d'une quarantaine de productions ont vu le jour.

Christian Rizzo intervient régulièrement dans des écoles d'art en France et à l'étranger, ainsi que dans des structures dédiées à la danse contemporaine.

En 2003 il reçoit le prix de la révélation chorégraphique du Syndicat de la critique pour *avant un mois je serais revenu....* En 2013 il reçoit le prix de la Chorégraphie SACD pour l'ensemble de son travail et en 2014, le Grand Prix danse du Syndicat de la critique pour *d'après une histoire vraie*. En juillet 2014, il est nommé Officier des Arts et des Lettres par le ministère de la Culture et de la Communication.

En 2016 il est lauréat du Prix Ballet — FEDORA - Van Cleef & Arpels pour *le syndrome ian* (création 2016).

En 2020, il reçoit de nouveau Grand Prix danse du Syndicat de la critique pour *une maison*.

De 2015 à 2024 Christian Rizzo a dirigé le Centre chorégraphique national de Montpellier - Occitanie. Renommé ICI (Institut Chorégraphique International), il y a proposé une vision transversale de la création, de la formation, de l'éducation artistique et de l'ouverture aux publics. Prenant support sur les pratiques et les territoires, le projet ICI-CCN fut avant tout un espace prospectif englobant en un seul mouvement, l'invitation d'artistes, l'écriture du geste chorégraphique et les manifestations de son partage.

Depuis janvier 2025, ses projets sont de nouveau portés par l'association fragile désormais établie dans le village d'Aspet au cœur du pays commingeois. Il est artiste associé au CN D / centre national de la danse pour les années 2025 et 2026. Il travaille actuellement à la création de sa prochaine pièce de groupe à *l'ombre d'un vaste détail, hors tempête*, qui sera créée les 16 et 17 septembre 2025 dans le cadre de la Biennale de la danse de Lyon.

En chorégraphe, plasticien ou curateur, Christian Rizzo poursuit sans relâche l'élasticité et la mise en tension entre les corps et l'espace dans des récits où la fiction émerge de l'abstraction.

Distribution

Conception, chorégraphie, scénographie et costumes : Christian Rizzo
Interprétation : Youness Aboulakoul, Fabien Almakiewicz, Yaïr Barelli, Massimo Fusco en alternance avec Nicolas Fayol, Pep Garrigues, Kerem Gelebek, Filipe Lourenço, Roberto Martínez | À la création : Miguel Garcia Llorens
Musique originale et interprétation live : Didier Ambact & King Q4
Création lumière : Caty Olive
Arrangements sonores : Vanessa Court
Assistante artistique : Sophie Laly

Régie générale : Jérôme Masson / Victor Fernandes
Régie lumière : Romain Portolan
Régie son : Delphine Foussat
Administration, Production : Les Indépendances, Hélène Moulin-Rouxel et Colin Pitrat

Remerciements : Fabrik Cassiopée, Léonor Baudouin et ICI CCN, Anne Bautz et Anne Fontanesi

Didier Ambact joue sur Williams Drumheads

Mentions de production

Production : l'association fragile
Coproducton : ICI — centre chorégraphique national Montpellier - Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, Bonlieu Scène nationale Annecy, LE CENTQUATRE-PARIS, Théâtre de la Ville - Paris, Festival d'Avignon, Opéra de Lille, le Centre de Développement Chorégraphique de Toulouse - Midi-Pyrénées, la Ménagerie de verre - Paris, la Filature, Scène nationale Mulhouse, l'Apostrophe, Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, Centre chorégraphique national de Rillieux-la-Pape / direction Yuval Pick

Avec le soutien du CN D Centre national de la danse, accueil en résidence et La Bulle Bleue E.S.A.T Artistique, Montpellier

l'association fragile est soutenue par la Direction générale de la création artistique, Ministère de la Culture

Christian Rizzo est artiste associé au CN D en 2025 et 2026

Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels

DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

→ Étude des publics

Engagé dans une démarche éco-responsable, le Cndc s'investit pour une évolution progressive et consciente des pratiques de création, de production et de diffusion de spectacles, afin de réduire l'impact environnemental de ces activités. Pour ce faire, l'équipe travaille à mesurer l'empreinte environnementale du Cndc et de ses publics. En répondant à cette courte enquête, vous nous aider dans cette démarche.



Entretien

avec Christian Rizzo

Quel est le point de départ de *d'après une histoire vraie* ?

Cela remonte à assez loin. J'assistais à un spectacle, il y a quelques années à Istanbul, dans lequel a soudain jailli un groupe d'hommes se livrant à une sorte de danse traditionnelle, complètement effrénée, avant de disparaître aussitôt. Je suis resté bouche bée, dans un état émotionnel intense qui n'a rien à voir avec les émotions que je ressens habituellement au théâtre. Il s'agissait d'une sensation beaucoup plus brute, archaïque. Celle-ci s'est très vite évaporée, mais je porte encore le souvenir de cet état, qui ressurgit régulièrement dans des situations du quotidien. Je l'ai depuis inventé, surinventé. Cela a créé quelque chose en moi, une petite faille, qui se rouvre désormais souvent. Je me retrouve dans des situations comme des mariages où des groupes d'hommes se mettent à danser et je me dis : « C'est exactement ça ! » De fil en aiguille, j'ai eu envie de questionner cette sensation : qu'a pu provoquer en moi cette puissance masculine de groupe, que je n'aime pourtant pas spécialement sur un plateau. Sur scène, je n'aime pas montrer des corps glorieux, je préfère les corps abandonnés, fragiles, se fragilisant. Je me suis retrouvé face à un paradoxe et, par conséquent, avec l'embryon d'un projet. Pour moi, chaque projet commence par un paradoxe.

Votre précédente pièce était un solo pour un danseur turc, Kerem Gelebek. Existe-t-il un lien entre les deux spectacles ?

Cet événement à Istanbul a constitué un starter, qui a réveillé autre chose. Le fait que cela se soit déroulé à Istanbul n'est pas anodin. Il s'agit d'une destination qui m'attirait beaucoup, où j'aurais sans doute pu vivre comme j'ai vécu à Lisbonne, il y a vingt ans. Cela m'a plongé dans un questionnement sur le souvenir et l'ailleurs et, bien malgré moi, sur la Méditerranée, qui fait écho à mon histoire personnelle, puisque j'ai une famille italo-espagnole née au Maroc. Cette histoire intime n'a jamais été un thème, mais elle ressurgit régulièrement : peut-être suis-je en train de chercher, de reconstituer un territoire qui serait le mien, alors même que je ne le connais pas. Si je crée des spectacles, c'est que je me cherche un territoire. Afin d'amorcer le travail sur la pièce, je suis parti avec Kerem Gelebek à Istanbul. Nous avons observé des danses traditionnelles, de clans, nous les avons expérimentées. J'ai très envie de réfléchir à des motifs dansés et j'ai demandé à Kerem d'être le réceptacle de cette banque de données que nous avons constituée, qu'il soit le porteur d'une matrice à donner aux autres. Je tenais à ce que tous les interprètes commencent la création avec un bagage commun, ce que je fais rarement. Bien que nous ayons effectué ce temps de recherche ensemble, Kerem aura le même statut que les autres interprètes sur le plateau.

Qui sont les interprètes de *d'après une histoire vraie* ?

Pour cette pièce, je souhaitais travailler avec des gens que je ne connaissais pas. C'est la raison pour laquelle j'ai organisé des auditions. Je voulais vraiment changer mes habitudes, rencontrer de nouveaux interprètes. Depuis *Le Bénéfice du doute* et le solo pour Kerem, *Sakinan Göze Çop Batar*, je me méfie des habitudes. J'ai le sentiment que, désormais, les choses sont devant moi. La majorité des danseurs de *d'après une histoire vraie*, sont originaires de pays du pourtour méditerranéen. Il n'y a que des hommes, choisis au regard de petites choses. Je suis très parieur. J'aime beaucoup travailler avec des gens que je n'ai jamais vu danser ; cela me permet de ne pas avoir de projection sur eux. Dans l'annonce de l'audition, j'avais simplement mentionné que la pratique de danses folkloriques était bienvenue.

Quelle place donnez-vous à la musique dans cette création ?

Mon folklore à moi, c'est le rock. Pendant les répétitions, nous parlons beaucoup de rock, du tribal rock, du headbanging, cette danse qui repose sur de violents mouvements de tête telle qu'on peut la voir dans les concerts de hard rock. Les huit danseurs sont accompagnés sur scène par deux batteurs, Didier Ambact et King Q4, qui parlent la même langue musicale que moi. Nous

avons, par exemple, évoqué ensemble un groupe de rock expérimental, les Swans, qui avaient deux batteurs. La question de la transe m'intéresse beaucoup, dans sa dimension rock, mais aussi son traitement par la musique sérielle. La musique du spectacle est en train de s'écrire, elle procède d'inspirations qui pourraient être antagonistes, telles que « Steve Reich fait du dub » ou « Un groupe de hardcore fait de la musique liturgique ». Je suis à ce croisement-là. Derrière la question folklorique, ce sont les constances entre toutes les danses qui m'intéressent. Pour des danses minimales sur du djembé, on parle de danse folklorique, alors que par exemple, sur du Steve Reich, elles pourraient être associées à de la danse postmoderne américaine. Le cadre, le point de vue, donnent ou non de la validité aux formes et les rangent dans des catégories telles que « populaires » ou « avant-gardistes ». La question de ces catégories m'agace beaucoup. Je trouve intéressant, dans ce projet, de complètement et constamment déplacer le cadre, le curseur. Musicalement, j'ai toujours travaillé avec des choses très populaires. Il n'y a rien d'avant-gardiste ou d'élitiste à montrer un corps fragile qui se bat simplement avec l'espace pour tenir debout.

La danse semble très présente lorsque vous évoquez la pièce...

C'est en effet une pièce dansée. Depuis *Le Bénéfice du doute*, où les

objets étaient relégués en hauteur pour dégager le plateau, la danse est l'enjeu central de mon travail. Cette fois, il est fort possible qu'il n'y ait aucun décor, mis à part les deux batteurs face à face. Je ne pars qu'avec des corps et des principes chorégraphiques. J'ai envie d'une danse tellurique, qui creuse le sol en même temps qu'elle cherche l'élévation. Une double spirale qui monte et descend, qui creuse et s'élève. Une danse qui tente de résoudre la question de la gravité, de la chute, non pas en se battant contre, mais en l'acceptant. La question de l'être ensemble est centrale. Les danses à partir desquelles nous avons travaillé sont empruntées au populaire, au sens où elles sont partagées, appropriées par toutes et tous. Elles sont avant tout le socle pour une écriture abstraite. La virtuosité ou la performance ne m'intéressent pas : il ne s'agit pas d'éblouir avec des danses du ventre ou de derviches tourneurs. Ce que je cherche avant tout, c'est créer du lien. Je vois des rondes, des choses très tenues, main dans la main, pour avancer. *Le Bénéfice du doute* s'achevait sur une danse folklorique interprétée sur une musique techno assez dure. De nombreux spectateur-rices y ont vu une danse de leur pays : les Bretons de la danse bretonne, les Basques de la danse basque, les Grecs un sirtaki délirant. Il y a toujours dans ces danses des mouvements, extrêmement archaïques, qui

réunissent à coup sûr : taper des pieds, lever les bras en l'air, joindre les mains, tourner. L'écriture appartient à une culture, mais le mouvement non. Peut-on inventer une danse folklorique qui ne revendique aucune culture précise, qui ne peut exister que sur un plateau ? Je crois que ce sont là les questions importantes que je me pose actuellement.

La Méditerranée est au cœur de nombreux enjeux géopolitiques et de l'actualité. Cela traverse-t-il votre pièce ?

J'en suis conscient, je m'interroge beaucoup sur les révolutions arabes, sur les rapports entre l'Europe et la Méditerranée, mais cela n'a rien à voir avec cette pièce. Celle-ci répond à un désir, à ce que j'ai envie d'expérimenter aujourd'hui : tout simplement ces huit hommes, les deux batteurs et moi qui les réunis. Comme souvent, je pense que le résultat de ce travail sera un solo incarné par huit personnes. Je cherche avec eux ma propre façon de dire « je ». Je travaille comme on écrit un journal, au fur et à mesure. Ce qui fait acte et sens, ce n'est pas tellement ce qui est écrit chaque jour, mais l'ensemble. Je sens que je vais trouver avec eux les vraies raisons de mon excitation dans ce projet.

**Propos recueillis
par Renan Benyamina
en 2013**

Prolongez votre parcours Musique live

rêve et ivresse

Élise Lerat

Mercredi 26 mars | 20h

Entre tumulte et repos, les mouvements des danseur-euses se réorganisent sans cesse. Entre ivresse et extase, les corps s'abandonnent au mouvement répétitif, et s'agencent. Du groupe naît le solo, le duo et le trio. Et, de ces formes réapparaît le groupe, l'unisson.

takemehome

Dimitri Chamblas et Kim Gordon

Vendredi 28 mars | 20h30

Pièce pour neuf danseur-euses, cinq guitares électriques et cinq amplis, la création de Dimitri Chamblas, chorégraphe, et Kim Gordon, compositrice et musicienne (notamment dans le groupe Sonic Youth), prend corps sous un zeppelin lumineux où surgissent et disparaissent des silhouettes.

→ Œuvres présentées dans le Forum du Quai

— **Exposition d'Ikue Nakagawa** : Danseuse et chorégraphe, l'artiste utilise le dessin comme outil d'introspection et base de création pour ses spectacles, transformant chaque série en scénographie où le corps prend vie.

— **Vidéo d'Alix Boillot** : Dans la fontaine de la Villa Médicis, Alix Boillot invite Valentina D'Angelo, batteuse romaine, à interpréter Grace de Jeff Buckley.

Entrée libre aux horaires d'ouverture du Quai.

Une soirée au Quai

Bar et restauration

Toute la soirée, le bar du Quai est ouvert au cœur du Forum et le restaurant La Réserve sur le toit terrasse.

La librairie

En partenariat avec la librairie angevine Contact, une sélection de livres en lien avec la programmation vous est proposée dans le Forum du Quai

Infos pratiques

contact@cndc.fr

02 44 01 22 66

www.cndc.fr

Instagram : @cndc_angers

Facebook : cndc.angers

Pour réserver vos places et adhésions, rendez-vous sur l'application du Quai, sur la billetterie en ligne lequai-angers.eu ou par téléphone au 02 41 22 20 20.

Partenaires



Le Cndc – Angers (Centre national de danse contemporaine) est une association Loi 1901 subventionnée par le Ministère de la Culture – DRAC des Pays de la Loire, la Ville d'Angers et le Département de Maine-et-Loire.